



Avec *la Chambre des magiciennes*, Claude Miller, généralement perçu comme un artisan de films à l'ancienne, emblème d'une qualité française sur le déclin, semble vouloir raccrocher le train du jeune cinéma. Pas seulement parce que le film est en DV (il appartient à la collection «Petite Caméra» d'Arte, comme *les Yeux fermés* d'Olivier Py, précédemment sorti en salles). Mais aussi parce que son sujet, l'histoire d'une fille tétanisée par des migraines purement somatiques et qui guérit en s'ouvrant à la souffrance d'une patiente plus folle qu'elle, s'inscrit dans le sillage des *Gens normaux n'ont rien d'exceptionnel* de Laurence Ferreira Barbosa ou de *la Faute à Voltaire* d'Abdellatif Kechiche. Autant de films qui sanctifient la figure du dément, où sa fréquentation devient le passage obligé d'une possible catharsis. Le patient qui entre à l'hôpital (Valeria Bruni-Tedeschi, Sami Bouajila ou, ici, Anne Brochet) ne peut en sortir que s'il devient lui-même un peu infirmier, prenant sur lui d'apaiser la souffrance des autres patients.

Le problème majeur de *la Chambre des magiciennes* est de ne pas suffisamment s'affranchir de ce squelette fictionnel un peu schématique (et un rien simpliste). La démonstration y est vraiment grossière. Claire (Anne Brochet) va très mal, tout témoigne de son furieux égocentrisme («*Je m'intéresse à moi, moi, moi*»). Pour mieux le souligner, elle partage sa chambre avec une fille supergénéreuse qui s'occupe d'étrangers en situation irrégulière (Mathilde Seigner, excellente). Et à partir du moment où elle se met à hurler comme une démente avec une patiente folle (Annie Noël), elle commence à aller mieux. Le jeu quasi boulevardier de certains acteurs (notamment les médecins) accuse ce côté un peu lourdingue du propos.

Le film est cependant loin d'être inintéressant dans son ensemble. Il parvient par exemple à faire vraiment exister son personnage central. Si la cure précipitée de Claire manque de nuance, la description de sa souffrance brille par sa précision, son sens des notations concrètes (lorsqu'elle parle avec gêne à son médecin de ses coliques, de ses pieds froids).

Claude Miller et Anne Brochet, qui prête au personnage sa fragilité anxieuse, tracent avec habileté les contours d'une dépression masquée et campent avec justesse le portrait d'une fille parfaitement contemporaine dans sa solitude, avec pour seuls compagnons ses troubles somatiques. Cette réussite-là l'emporte sur les multiples scories du film et l'absence de grâce de sa mise en scène : Claude Miller est plutôt mieux inspiré, en termes de cadres et de découpage, quand il s'applique comme dans ses films chers et plus académiques que quand il se lâche. Quelque chose d'entêtant survit à la vision du film et ne se laisse pas oublier .

JEAN-MARC LALANNE